

L'école vivante par la concentration

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **73 (1944)**

Heft 10-11

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'école vivante par la concentration

Avant-propos

Le présent rapport n'est qu'une modeste contribution au problème du programme et des méthodes.

Depuis plusieurs décades, grâce aux conquêtes d'une psychologie plus affinée, des thèses pédagogiques nouvelles ont vu le jour.

Sans rompre avec la tradition, Mgr Dévaud est parvenu à dégager une doctrine pédagogique saine, réaliste, dont le corps enseignant fribourgeois a tout profit de s'inspirer. L'enquête à laquelle maîtres et inspecteurs ont bien voulu se prêter apporte la preuve que l'éminent maître de la pédagogie chrétienne a rendu au pays de Fribourg le plus grand des services en dotant notre didactique de procédés actifs, dont l'utilisation rationnelle permet d'escompter d'appréciables bénéfices.

Pour une école selon la vocation

Eduquer l'enfant, c'est le préparer à la vie qu'il devra vivre en des circonstances définies de lieu, de temps, de milieu. En théorie, personne n'y contredit, mais la réalité est parfois autre.

Pour que nous puissions enraciner l'enfant dans le milieu, il importe que l'école fribourgeoise situe le centre de son programme dans le village. C'est déjà un aspect particulier, intéressant de cette concentration sur laquelle nous reviendrons. Il faut que l'enseignement, du cours élémentaire au cours supérieur, soit « de la couleur du sol et du ciel, que l'on y sente la présence de la vigne, du tabac et des blés, qu'on y respire la fraîcheur du lac, les fortes senteurs de la forêt et des pâturages ». Il faut que notre école plonge ses racines dans le milieu — entendons familial, social, religieux — qu'elle y puise la substance de ses leçons de choses, de ses leçons de vie. On ne bornera pas évidemment ses intérêts, ses investigations aux limites étroites du lieu, mais la classe organisera, suivant un programme harmonieux, l'exploration lointaine, un cycle de promenades captivantes et combien fécondes à travers le temps et l'espace, pour revenir ensuite enraciner l'enfant plus solidement au lieu de ses affections qui est pratiquement le cœur du pays et du monde. On ne servira mieux sa patrie, la grande, qu'en servant d'abord fidèlement, consciencieusement la petite.

Mais s'il est urgent de maintenir le contact entre la vie de travailleur et l'enseignement, entre le milieu et l'école, il est non moins indispensable de maintenir le contact entre le labeur et la religion. Notre école doit apprendre le sens divin du travail, de cette vocation considérée comme moyen de sanctification, de salut. Qu'en dehors des heures d'instruction religieuse, elle imprègne son enseignement de véritable esprit chrétien. Eduquer, c'est installer Dieu au cœur des enfants. Sur ce plan, plus qu'ailleurs, l'enseignement est plus qu'une préparation à la vie, il est essentiellement vie. Le maître doit se pénétrer de l'idée que, s'il enseigne le catéchisme ou commente la bible, c'est moins pour satisfaire aux exigences de la loi scolaire que pour apprendre à ses élèves, aujourd'hui, à mieux vivre, à réaliser un peu cet esprit évangélique au sein de

la famille, au village, dans la paroisse. Chacun apportant sa part d'entr'aide, de charité, d'amour.

Notion de culture

Tête bien faite ou tête bien pleine. L'écolier fréquente l'école populaire durant 6 ou 9 ans, pour y acquérir les éléments, les biens de culture, soit « le meilleur de ce que les siècles nous ont légué », pour y acquérir la culture primaire, entendu qu'elle ne peut lui révéler que les vérités premières, celles sans lesquelles l'enfant, l'adolescent, l'homme ne peut vivre humainement et chrétiennement sa vie. Modeste dans ses ambitions, l'école se doit de transmettre cet humble mais indispensable trésor, constitué d'abord par ce savoir de sagesse (problème des relations de l'homme avec la nature, ses semblables, Dieu), et le savoir de technique (problème de l'activité laborieuse). C'est ce double savoir que nous dispensons en étudiant les branches de connaissances.

Mais le jeune qui veut efficacement participer à la culture de son temps, de son milieu, doit se munir d'instruments culturels — la famille y pourvoit dans une infime mesure — que l'école doit forger de toutes pièces et perfectionner. Ce sont :

1° les outils d'acquisition :

la lecture qui permet d'appréhender, puis d'assimiler ce que l'on a jugé assez précieux pour être conservé ; l'audition (discussion, conférence, sermon, exposé du maître) qui permet d'utiliser au mieux l'information orale ; le calcul qui complète l'observation, l'information en les précisant ;

2° les outils d'expression :

indispensables à l'être sociable, à celui qui vit incorporé à une collectivité et qui éprouve l'impérieuse nécessité de communiquer par le geste, la parole ou l'écriture (rapport oral, écrit, rédaction, dessin, chant, travail manuel, gymnastique).

La vraie culture suppose l'assimilation d'un programme sagement dosé — branches-savoir et branches-aptitudes — la formation progressive, intégrale de la personnalité, la préparation de l'individu à sa vie de travailleur chrétien.

Notre enseignement doit être une préparation à la vie. Il ne doit pas consister en une simple initiation intellectuelle aux tâches qui attendent le jeune homme dès son émancipation. Il doit être éducation du cœur, formation de la volonté. Il doit s'efforcer de créer une attitude affirmatrice à l'égard de ces tâches, de requérir l'assentiment, l'adhésion de l'être tout entier. Il ne suffit pas que nos écoliers apprennent ce qu'ils vivent, il importe surtout qu'ils vivent ce qu'ils apprennent.

L'école est l'institution chargée de la transmission du savoir. Quel rôle alors assigner au maître ? On admet communément que l'élève est l'artisan, l'agent principal de sa formation. Le maître propose le vrai, l'élève, par un acte personnel, doit l'appréhender. L'éducateur est l'ami qui guide, qui soutient, mais qui jamais ne fait le travail à la place de l'enfant, lui fournit les aliments intellectuels qui conviennent à sa nature. Qu'en est-il de la réalité ? Quelquefois, préférant la quantité à la réalité du savoir, on parcourt en hâte un programme « encyclopédique », on prodigue un enseignement superficiel. Le maître expose, explique, interroge, l'élève écoute. Il est comme « une argile que le modelleur

pétrit ». Voilà pourquoi l'école active met l'accent sur l'acquisition des pouvoirs et veut livrer à la vie des élèves qui soient à même, par un acte de leur volonté, de s'approprier le beau, le vrai, le bien. A quoi sert de remplir leur cerveau de connaissances d'emprunt, indigestes souvent ? Mieux vaut leur « apprendre à apprendre », à découvrir la vérité. Voilà pourquoi nous devons user intelligemment des procédés actifs qui, facilitant les opérations de l'esprit au cours des diverses phases d'une leçon, permettent le travail personnel. « Les multiples innovations, déclare M. Crausaz, ancien inspecteur scolaire, dont Mgr Dévaud a enrichi notre arsenal de procédés méthodologiques, ont eu pour résultat, là où elles ont été exploitées par un maître habile, de bannir des classes la passivité ». Poursuivons notre examen.

Programme de concentration

Nous avons de grands programmes, dit un pédagogue moderne, mais de petits résultats et les résultats sont petits parce que les programmes sont trop grands.

Comment élaborer un programme qui soit une initiation au patrimoine intellectuel, moral, social, religieux de l'humanité ?

Déterminer les points du savoir utile à l'homme, constituer des « unités didactiques » qui forment des centres d'intérêt, les vrais, autour desquels s'organisent les connaissances élaborées hors de l'école, après l'école, tout le long de l'existence. Ce faisant, on tend à la suppression des frontières conventionnelles entre la géographie et la botanique, entre la biologie et la physique, entre la pensée et le langage. Dès 1935, dans sa *Pédagogie du cours supérieur*, Mgr Dévaud, s'avisant de conférer un peu plus d'unité dans nos programmes, a groupé les connaissances en centres d'étude correspondant aux besoins primordiaux de l'homme, a procédé par grandes synthèses objectives englobant les activités principales de la vie humaine.

Notre programme est celui qu'a élaboré Mgr Dévaud en 1935, mais avec quelques sensibles modifications. Nous le retouchons pour que nous ayons trois plans correspondant aux trois années des cours moyen et supérieur. L'expérience est là pour le démontrer : il y a avantage pour l'élève, comme pour le maître, à étudier simultanément, durant l'année, les mêmes thèmes, à condition bien entendu de réserver au cours moyen les notions concrètes observables du milieu et de laisser au degré supérieur l'assimilation de notions plus ardues, abstraites, puisées dans un monde plus vaste. Le thème abordé en première année de cours moyen est repris en première année de cours supérieur, selon une conception plus large des points de vue nouveaux. Les grands écoliers n'ont plus à répéter le même programme et n'éprouvent plus le sentiment de piétiner. Il est à noter que cette division ternaire n'est applicable qu'aux classes rurales. L'élaboration de plans pour nos écoles de chefs-lieux doit tenir compte de leurs particularités (division binaire, vraisemblablement). Il serait intéressant d'étudier les possibilités d'adaptation de ces thèmes aux trois années du cours complémentaire.

Mais les plans d'étude de Mgr Dévaud sont des esquisses avec force divisions, peu maniables. Les modifications de portée pratique qu'on peut y apporter consistent en la composition d'unités didactiques plus restreintes. Si les connaissances à donner s'y retrouvent, leur ordonnance y est différente qui permet

la réduction sensible du nombre des branches et favorise les associations logiques, L'élève, au sortir de l'école, possède une somme d'idées élémentaires sans doute mais formant un ensemble complet cohérent.

En marge des objets centraux d'étude, nous pensons réserver une modeste place aux centres occasionnels. Il faut, dans la vie scolaire, savoir ménager des heures durant lesquelles l'enfant n'a plus à s'occuper des choses qui se vendent ou s'achètent.

L'application de cette formule a démontré, par ailleurs, tout le bénéfice qu'on est en droit d'escompter. Illustrons notre thèse par le développement schématique d'un thème, *le temps*, par exemple.

Valeur du temps : « Le temps ne nous appartient pas. Il est un don de Dieu et nous avons l'obligation morale de l'employer utilement. Notre vie est une portion de ce temps, une portion de durée que Dieu nous accorde afin de collaborer à son œuvre et de faire notre salut. »

Mesurage du temps « Dès la plus haute antiquité, l'homme a éprouvé la nécessité de mesurer le temps :

Autrefois (cadran solaire, obélisque, sablier).

Aujourd'hui (pendules à poids, à barillet, montre chronomètre). Principe de fonctionnement, origine de l'industrie horlogère : Jura français et neuchâtelois, Daniel-Jean-Richard. Expansion de la grande industrie. La profession : écoles d'horlogerie. Commerce. Marques de fabriques. Contrôle (observatoires chronométriques, pendules à étalons). Crise horlogère suisse. Industries de remplacement. Les horloges célèbres. (Berne, Strasbourg.)

Les activités scolaires qui ont en vue le perfectionnement des modes d'expression (lecture, rédaction, dessin, vocabulaire, etc.) gravitent autour du thème et en empruntent le fonds d'idées.

Quelques remarques

Analysant certains travaux, nous avons pu relever quelques craintes qu'il est facile de dissiper. Prétendre qu'en groupant les connaissances en centres d'étude correspondant aux besoins vitaux de l'homme, l'on se prive de la possibilité de donner à notre jeunesse le sens d'une vie pleinement humaine, est inexact. Mgr Dévaud a démontré d'une manière péremptoire dans sa « Pédagogie chrétienne » que le système Decroly est susceptible d'adaptation, qu'il est en nos possibilités de le dépasser en y incorporant l'élément religieux. Ce faisant, il a tenté d'instaurer une pédagogie plus réaliste, plus près de la vie, plus humaine, partant plus efficiente. Ce que nous retenons de Decroly, c'est, par contre, cette conception originale des programmes faits de synthèses, capable de leur conférer plus d'unité. Nous parvenons, dès lors, à ramener à quelques idées maîtresses l'amas encyclopédique des notions disparates, nous centrons notre pédagogie, au lieu de l'éparpiller.

On allègue d'autre part que l'enseignement par concentration conduit à l'incohérence, au désordre des connaissances, que les centres d'étude dégénèrent en centre de confusion. Nous croyons, au contraire, que ces groupements établissent l'ordre, la cohésion dans les connaissances communiquées. Concentration signifie organisation, partant coordination des efforts, non seulement pour atteindre un but, mais surtout pour l'atteindre aisément, plus rapidement, en

ménageant une collaboration plus intime entre maître et élèves. D'ailleurs, certaines disciplines, telles l'histoire politique, la grammaire, le calcul échappent à l'alignement, continuent de jouir de la plus complète autonomie.

L'enseignement par concentration engendre la monotonie, provoque l'ennui et la lassitude, disent certains esprits. La concentration, au contraire, appelle et soutient l'attention, malgré une dispersion apparente. La variété souhaitée est obtenue, non par un éparpillement de l'attention sur de nombreux sujets successivement abordés, mais au contraire, par la concentration d'activités variées sur un même thème, étudiées à des points de vue divers.

On prétend aussi que la méthode des centres d'étude introduit la fantaisie, l'indiscipline à l'école et, de ce fait, ne prépare pas l'enfant à la lutte. On a tenté parfois, il est vrai, de rechercher, de susciter par des moyens artificiels l'intérêt, de rendre la classe attrayante en supprimant l'effort. Nous songeons, en particulier, à cette école faite à la mesure des caprices de l'enfant, à cette caricature d'école active qui s'accommode trop facilement de pots de colle, de papiers peints, de ciseaux et de scies à découper. L'expérience a démontré, même chez ceux qui ont tenté de timides essais, que la concentration transforme littéralement la physionomie de nos classes. Ce n'est pas la joie sans l'effort qu'ils recherchent, mais l'effort dans la joie. Pour reprendre la formule bien connue, nous ne voulons pas que nos enfants fassent en classe tout ce qu'ils veulent, mais nous désirons qu'ils *veillent tout ce qu'ils font*.

Reste une dernière objection : la méthode de concentration est irréalisable dans la plupart de nos écoles. Le titulaire d'une classe à plusieurs degrés répond : Le travail du maître, quant à la préparation des leçons, est simplifié. On évite de fastidieuses répétitions, l'enseignement étant commun aux degrés moyen et supérieur et l'on peut supprimer avantageusement l'emploi des moniteurs.

Témoignages

La réforme amorcée par Mgr Dévaud eut comme premier et heureux effet d'engager le corps enseignant à reconsidérer le problème des programmes et des méthodes en utilisant les données récentes de la psychologie, à repenser surtout en fonction des temps et des besoins nouveaux, le problème de l'éducation. Il en est résulté un sérieux et louable effort d'adaptation, de réajustement, des expériences originales.

Puisque nous avons tenu à conserver à notre travail la physionomie d'une enquête, quelques témoignages souligneront la faveur dont jouit le système pédagogique introduit par notre regretté maître.

« D'un rapporteur d'arrondissement :

De fait ce système permet d'éveiller l'intérêt des enfants, de provoquer leur initiative et leur goût de la recherche, de les obliger à l'observation attentive de leur milieu. Si donc l'on se propose d'éduquer en instruisant, de travailler à une formation harmonieuse de la personnalité enfantine, de développer les facultés des âmes juvéniles, on est bien obligé d'admettre que les centres d'intérêt, à condition d'être bien choisis, judicieusement agencés et rationnellement dosés peuvent nous rendre de précieux services.

Les essais tentés par un autre collègue lui apportent la preuve que la pratique de la concentration est une école d'observation, de patientes recherches,

de travail persévérant, qu'elle crée une habitude de labeur profond, prolongé, le goût du « fini », idéal appréciable à l'heure actuelle. On travaille apparemment plus lentement, mais à fond.

Parlant des centres de Mgr Dévaud, proposés dans « Pédagogie du cours supérieur », un maître relève avec à-propos qu'ils dressent devant l'enfant une image fidèle de la vie, de la condition humaine, un tableau complet des relations que l'enfant, l'adolescent, la personne tout entière entretient avec Dieu, avec autrui, avec la nature.

Poussant l'analyse plus à fond, une institutrice estime « que, par la méthode de concentration, on s'éloigne le plus possible du travail machinal et l'on prépare l'enfant au service social. Ainsi, des enfants qui, durant plusieurs années, ont travaillé en équipes à développer certains centres d'étude, se donnent entièrement à leur tâche, acquièrent le goût du bel ouvrage, se rendent compte que la perfection d'une œuvre est la conséquence d'une somme d'efforts conjugués. Et si, à la place qui lui a été assignée, tel élève a négligé de fournir consciencieusement sa part de travail, il sent très nettement qu'il a fait tort aux autres, que, par sa faute, le travail de l'équipe en est diminué : judicieuse leçon morale de solidarité. La méthode de concentration n'est donc pas simplement une question de procédés, c'est l'application de cette loi qui régit toute activité, tant spirituelle que pratique ; c'est une vie qui anime tout l'enseignement et le centre sur le service de Dieu et de nos frères les humains. »

Que penser aussi des procédés dont Mgr Dévaud a doté notre didactique ? M. Crausaz, ancien inspecteur de la Glâne, songeant aux quarante types de leçons de lecture destinées au cours supérieur, comme aussi à l'emploi de fiches conçues, bien entendu, par le maître lui-même, et adaptées par conséquent aux nécessités du milieu, s'exprime avec une belle franchise : « Je n'irai pas jusqu'à prétendre que, d'emblée, ce nouvel outillage ait donné un rendement maximum. Mais la faute n'en est nullement imputable à Mgr Dévaud. C'est à notre inhabileté que nous le devons et si je me sers en l'occurrence du possessif « notre », c'est que je n'entends pas le moins du monde disculper l'inspecteur et rejeter l'entière responsabilité des déceptions éprouvées sur le corps enseignant. »

Constatons enfin que la méthode des centres d'étude tend présentement à gagner de nouveaux adeptes.

Voyons-en les caractéristiques et les modalités d'application.

Méthodologie

(Exploitation d'un centre.)

La pédagogie traditionnelle envisage trois phases, trois moments : le donné concret, l'élaboration didactique et l'application. Les partisans de la concentration conçoivent des étapes identiques, mais confèrent à l'une ou l'autre d'entre elles plus d'importance.

I. Donné concret.

Il est fourni par :

a) l'observation.

L'éducateur sait qu'il est nécessaire au départ d'observer faits et choses autour de soi, dans le milieu scolaire, familial, social, religieux. Il faut que l'école

aille vers la vie ou qu'elle fasse au moins pénétrer dans son enceinte un peu de cette vie. Les exercices des sens ne peuvent subsister qu'intégrés dans le travail d'observation, en présence des réalités. D'où nécessité d'organiser : excursions scolaires, leçons de plein air, visites d'atelier, musée scolaire ;

b) l'information.

Le contact avec la réalité n'est pas toujours indispensable, parfois il n'est même plus possible. L'enfant s'informe de ce qui se fait ailleurs (géographie), de ce qui s'est fait jadis (histoire culturelle). Ces acquisitions indirectes sont obtenues par une double voie : la consultation des documents et la parole du maître. A quelles sources alimenter cette information ? Dans les périodiques, les illustrés, les réclames, les journaux locaux, les bulletins paroissiaux, etc. On s'intéresse à la chronique religieuse, sociale, économique, aux faits divers. .

On use aussi du procédé d'enquête individuelle ou par équipes, de cet autre mode d'information que constituent les échanges interscolaires : le petit Broyard de Fétigny renseignant avec force documents à l'appui, son petit correspondant de l'Intyamon, et vice versa. Une classe peut aussi entreprendre la rédaction de modestes monographies dont le thème est puisé dans le milieu et qu'elle échange ensuite avec une autre école. Ces documents, même s'ils ne sont pas utilisables sur-le-champ, peuvent être classés et employés au moment opportun.

Une constatation intéressante a été faite relative au problème de l'information. Les enfants jouent très tôt un rôle actif dans cette chasse aux documents pour le grand soulagement du maître ; c'est avec empressement qu'ils fournissent leur tribut à l'œuvre commune d'enrichissement. Mais pour que vos petits collaborateurs prennent utilement part à ces recherches, il est indiqué d'établir à l'avance la liste des thèmes qui vont être traités au cours du mois ou du trimestre. Vous les verrez alors se munir d'enveloppes de classeurs de fortune qui s'empliront de trésors, au gré des jours. Votre documentation aura le grand mérite d'être variée. Mais un danger vous guette : Ne vous laissez pas submerger par l'abondance des matières. Procédez aussitôt que possible à leur classement méthodique.

II. Elaboration didactique.

Au cours de leçons successives, le maître fait analyser les données de l'observation et de l'information. On part du concret, on s'appuie sur lui. On réfléchit en commun, à haute voix, sous la direction active du maître. On dégage de ce donné concret une idée, une notion claire, on met en vedette le jugement, la solution du problème de vie. L'aboutissement de ce travail est la récapitulation des idées extraites de la masse, la condensation en une formule des éléments essentiels de la leçon. Nos manuels donnent habituellement ces synthèses. Il en résulte une économie appréciable de temps. Par contre, le maître devra fréquemment résumer lui-même, en formules concises, la règle de vie immédiatement applicable.

III. Expression.

Elle comporte en somme la série quelque peu élargie des exercices d'application. Au fur et à mesure de son développement, le thème adopté devient le terrain propice à l'assouplissement, au perfectionnement des outils d'acquisition et d'expression. Les branches-aptitudes lui empruntent leurs sujets.

1. *Modes d'expression concrète.*

a) Le croquis.

Il est le mode primitif dont use l'enfant. Il confère à l'idée relief, force, précision. Le vocabulaire qui l'accompagne gagne en sûreté. La mémoire des visuels surtout est soulagée. S'il oublie facilement le savant exposé du maître, l'élève conserve par contre le fidèle souvenir de notions exprimées même naïvement, par le dessin (géographie, histoire, sciences naturelles, etc.). Un maître relève que ce mode d'expression concrète est une forme idéale d'intuition susceptible de capter l'attention de l'élève. Du point de vue didactique, il admet que la faculté de traduire en quelques coups de crayons une idée claire est plutôt pédagogique qu'artistique. Certains dessinateurs habiles ne la possèdent pas, tandis que des maîtres n'ayant qu'un talent bien médiocre pour le dessin l'ont au plus haut degré.

b) Le travail manuel.

Il est, dans nos classes, assez réduit. Confection de solides en cartons (géométrie) de menus appareils illustrant un principe de physique, réalisations de modestes expériences, découpage de jeux géographiques (puzzle). Rappelons que le travail manuel à l'école primaire est un adjuvant de l'enseignement, un mode original d'expression et n'est nullement un préapprentissage, une initiation au métier. Pour les filles, la question est clairement résolue.

c) La calligraphie.

Elle peut emprunter des formules, des sentences, un fonds d'idées au thème traité.

2. *Mode d'expression abstraite.*

a) Le parler.

L'enfant qui s'est familiarisé, par l'analyse, avec une idée, un élément de savoir, après s'être initié à l'art d'écouter, doit apprendre l'art de s'exprimer oralement avec aisance et précision. C'est l'objectif que nous nous efforçons d'atteindre lorsque nous réclamons le compte rendu d'une lecture ou lorsque nous engageons quelques conférenciers en herbe à présenter succinctement le contenu d'idées d'une page, en rapport avec le centre d'étude de la semaine. Est cultivée, dit-on quelquefois, la personne qui sait extérioriser ses pensées, ses sentiments, ses jugements, en des formes verbales heureuses. L'étude du vocabulaire, de la conjugaison concourt à réaliser cette fin. Mais ce vocabulaire doit être au service de la vie. Apprenons à nos enfants à s'exprimer simplement, en faisant usage de termes propres. Enrichissons surtout le vocabulaire actif de l'écolier, donnons-lui en abondance des formes de langage courantes, celles dont nous usons habituellement dans le milieu, dans nos relations — à la gare, au magasin, au guichet postal, dans le train — et celles dont nous avons besoin lorsque nous sommes en contact avec les êtres, les choses, la nature.

La conjugaison participe aussi à cet enrichissement, contribue à la fixation d'automatismes. Comme le vocabulaire, elle emprunte la « matière » — verbes, expressions, tournures — à l'objet central d'enseignement. Dans cette discipline, évitons à tout prix le formalisme, l'exercice machinal et stérile. A quoi bon savoir passer à toutes les formes une liste impressionnante de verbes, si l'on se montre incapable d'éliminer de la conversation le « si j'aurais su », si l'on se montre hésitant dans l'emploi correct des subordonnées courantes !

b) La lecture.

Elle est la grande pourvoyeuse de la méditation des hommes. Elle est un merveilleux instrument d'acquisition d'idées, de connaissances nombreuses et variées, d'expressions riches, correctes, claires. La lecture vient à point pour compléter l'enseignement du maître, exprimer en une forme choisie le point de vue du poète, du géographe, de l'historien. Ouvrons une parenthèse. Le livre doit avoir pour objectif de révéler l'enfant à lui-même, de révéler le milieu, le pays, l'âme du pays, Dieu. Nos manuels en usage y concourent efficacement, soyons sincères. Mais ne serait-il pas opportun de reviser, d'améliorer la technique de leur emploi ?

c) La rédaction.

Elle ne donne pas la pensée. Elle ne fait qu'utiliser le trésor d'idées, de faits, de sentiments dont les autres enseignements ont enrichi préalablement l'esprit de l'élève. Elle reprend l'acquis de connaissances aux fins d'exercer l'élève à s'exprimer par écrit, en phrases brèves, « sans l'appareil savant des subordonnées ». Les rédactions aux formes variées (billets, lettres, descriptions) empruntent aussi leur fonds d'idées à l'objet central d'étude de la semaine, dont elles en constituent la synthèse, le couronnement. Pas d'essais à prétention littéraire, mais exercices d'expression simple, aisée. Apprenons à l'enfant « la langue correcte ».

d) L'orthographe.

Seules, les dictées de contrôle, de récapitulation, dictées préparées tirent leur substance du thème étudié. Ces textes fournissent l'occasion de fixer des automatismes, en même temps qu'ils apportent des notions nouvelles, des idées neuves, précisent des points de vue, corroborent l'enseignement du maître.

e) La comptabilité.

Cette discipline mérite, à l'heure actuelle, un peu plus d'égards. L'élève, dans les classes inférieures, s'est initié au maniement aisé des nombres. Au degré supérieur, il s'attache à résoudre d'autres problèmes pratiques que posent le travail, les relations, la société, la famille. La comptabilité, c'est essentiellement le calcul au service de la vie. Pas de programme abstrait, mais agencement logique de problèmes puisés à même le milieu, dans la vie de tous les jours, au gré des circonstances. Apprenons à l'enfant l'art d'économiser, d'apprécier, de démêler des situations embrouillées, de contrôler, de juger le rendement d'une activité. C'est pourquoi, après avoir étudié un thème, nous proposons immédiatement la résolution de problèmes s'y rapportant. Les leçons antérieures ont créé un courant d'idées, un climat favorable. Vous réalisez un travail en profondeur.

La conception de plans annuels permet d'intégrer aisément tous les problèmes de comptabilité pratique que peut se poser l'enfant. Elle adapte le programme au milieu, aux nécessités de la profession.

Branches autonomes

Les partisans de la concentration sont unanimes à reconnaître et à sauvegarder l'autonomie complète de certaines branches qui exigent un enseignement lent, progressif, systématique. Ils entendent traiter à part : le calcul arithmétique et géométrique, la grammaire, l'orthographe d'usage, l'histoire politique, biblique, ecclésiastique et le solfège.

Les auxiliaires de l'enseignement

a) Le manuel.

Il est un bon serviteur et un mauvais maître. C'est bien à tort cependant qu'on le rend responsable de certaines déficiences de l'école. Il est l'instrument de culture par excellence de l'élève, l'auxiliaire indispensable et toujours apprécié du maître. Mais le manuel n'est point la vie, il est là pour compléter, couronner ce qui s'apprend par la vie elle-même. Ce qu'il faut lire, c'est le grand livre de la nature, le manuel n'est que l'excitateur. On commet une erreur non moins grave lorsqu'on en use prématurément, immodérément, surtout dans les premières années. Les mots qui ne sont que des signes deviennent plus importants que les faits, les choses. On interpose le factice entre l'intelligence et la réalité.

Un collègue relève aussi très justement le fait qu'« au lieu de demeurer des instruments de travail, nos manuels sont utilisés comme des recueils de connaissances à acquérir ». Il importe en effet d'apprendre à nos élèves à s'en servir ; il faut qu'ils s'y réfèrent à chaque instant, qu'ils le considèrent comme un outil familier, qu'ils le tiennent bien en main. N'avons-nous pas constaté que, lorsqu'ils parviennent à découvrir d'eux-mêmes une parcelle de savoir, ils sont plus heureux que de cent connaissances que nous leur avons communiquées.

b) Le feuillet de documentation.

Le maître n'est pas une encyclopédie vivante et pourtant l'on réclame de lui des clartés de tout. Tour à tour géographe, historien, physicien, chanteur, il ne peut pas toujours s'astreindre à renouveler constamment sa documentation, parfaire son information. On ne peut exiger que, jour après jour, ses « préparations » soient retouchées, mises au point. Une suggestion est formulée : c'est la publication de feuillets de documentation. A quelles fins ? Seconder le maître en lui fournissant « des matériaux propres à étayer l'enseignement ». D'un format pratique qui rend leur classement aisé, ils présentent sous formes de schémas, de tableaux synoptiques, de croquis, les idées maîtresses d'un thème d'actualité, donnent des recettes pédagogiques, signalent des sources d'information. Ils ont, de plus, le mérite d'être immédiatement utilisables et adaptés à nos milieux qu'ils se proposent aussi de mieux faire connaître.

c) La fiche.

Plusieurs travaux en soulignent les qualités, mettent en garde les innovateurs contre les abus possibles. La fiche n'est pas une méthode, répète-t-on, et en aucun cas elle ne peut se substituer à elle. Etant un instrument de travail, elle aide l'écolier à s'instruire, elle favorise l'activité intelligente et personnelle. De plus, la fiche adapte la science des manuels, les exercices aux possibilités de nos classes, adapte l'enseignement à la réalité du lieu.

Plusieurs maîtres estiment qu'une publication de fiches ne se justifie que pour un cercle d'écoles assez restreint, constituant un milieu homogène.

D'autres soulignent la difficulté, l'impossibilité même de corriger les multiples travaux résultant de l'emploi des fiches. L'autocorrection permet de résoudre ce problème : A chaque fiche-questions doit correspondre la fiche-réponses.

Il est erroné de croire que l'usage généralisé des fiches dispense le maître

de l'enseignement collectif. On ne saurait priver de l'intervention active et vigilante de l'éducateur une jeune intelligence, sans dommage grave pour sa culture.

d) Les jeux.

Certains maîtres préconisent les jeux de lecture, les lotos, les dominos. D'autres attribuent quelque valeur aux jeux d'histoire et de géographie. Ils sont, disent-ils, une ressource appréciable pour quiconque est soucieux d'occuper utilement un groupe d'écoliers. Le jeu de géographie de M^{lle} Raymond, par exemple, est, selon l'avis d'un maître expérimenté, un auxiliaire précieux, capable de rendre des services lors des répétitions en classe, à la maison même où parents et enfants rivalisent d'application pour trouver les réponses.

On pourrait aisément concevoir pour l'ensemble de nos classes une série de jeux éducatifs appropriés, dont les ressources d'utilisation sont inépuisables.

Le classement

La méthode des centres d'intérêt réclame du maître un travail ardu de préparation, nécessite une documentation abondante rassemblée de longue date et méthodiquement classée de façon à avoir sous la main, au moment voulu, le matériel et les renseignements obligatoires. Nous en convenons, mais nous ajouterons que, si elle veut être fructueuse, la méthode traditionnelle — qu'on ne doit pas opposer à la méthode active — impose de semblables exigences. Cependant, cette dernière fait grand cas de l'information, de l'actualité. Au gré des jours et du déroulement logique de vos centres, se crée progressivement un courant de sympathie dans votre classe ; les idées de vos élèves se groupent, leurs investigations s'orientent. Dès cet instant, s'enrichit au profit de la communauté cette information qui s'insère dans des « fardes », des fiches de documentation, des fiches bibliographiques. Prenons garde ! Au rangement de vos idées dans l'intelligence doit correspondre exactement un rangement dans vos papiers. A la longue, ce besoin d'ordre devient impérieux. Que de richesses enfouies dans les armoires, pourrait dire plus d'un maître, et qui sont présentement inutilisables pour la simple raison qu'elles n'ont jamais été classées, inventoriées. Rangée dans un ordre parfait, cette information eût pu être retirée promptement de la collection, consultée, présentée au moment opportun.

A un jeune collègue, un maître donne ces judicieux conseils :

a) Commence très tôt à te faire une bonne méthode de classement. Après quelques années, tu auras accumulé des richesses.

b) Prends aussitôt l'habitude de ranger exactement tout ce que tu as l'intention de conserver. Libère-toi du reste.

c) N'utilise pas d'abord un trop grand nombre de subdivisions.

d) Compose-toi sans tarder un index décimal adapté à tes besoins particuliers. — Ce dernier point est d'importance et mériterait à lui seul une étude.

La bibliothèque scolaire, fournie de brochures, de plaquettes, de livres en étroit rapport avec le programme, est le cœur de l'école, a-t-on dit. Mais la fiche bibliographique est indispensable à qui veut promptement porter la main sur un manuel ou découvrir à point nommé le renseignement désiré.

Des examens

Pour quelques-uns, l'examen est encore le but, alors qu'il ne devrait être qu'un moyen. Le maître n'a pas à faire de l'enfant un candidat, mais un homme. L'école, d'autre part, ne peut se passer de cet instrument de contrôle, qui est bien souvent un stimulant.

Fort heureusement, la conception des examens tend à se modifier. L'inspecteur doit juger de l'intelligence autant, sinon plus, que de l'acquis scolaire, évaluer le pouvoir de l'élève, ses aptitudes, sa réflexion, sa culture, constater un savoir suffisant, un savoir-penser, un savoir-faire plutôt qu'un savoir-réciter.

Un maître cite encore ce jugement d'un pédagogue de renom : « A une conception nouvelle de travail scolaire doit correspondre une conception transformée des moyens de contrôle. L'examen doit s'inspirer des mêmes principes, doit provoquer le même genre d'activité que les tâches exécutées au cours de l'année. Qu'il en soit l'écho fidèle et que l'examineur mette l'accent sur la formation générale et sur la capacité de penser plutôt que sur le bourrage du dernier moment. » Mgr Dévaud ne jugeait-il pas indispensable que l'inspecteur examine en conformité avec le programme local établi par l'instituteur, ainsi qu'avec les procédés de celui-ci.

Suggestions

Les suggestions de Mgr Dévaud ont eu leur succès. Un esprit réalisateur anime bon nombre d'éducateurs qui s'inspirent largement des postulats d'une saine pédagogie active. Ils ont écouté le langage des faits, les leçons de l'expérience et les ouvrages de Mgr Dévaud sont là, qui nous aideront à mener à bien cette réforme.

Pourquoi ne demanderait-on pas au candidat au renouvellement, de présenter un rapport objectif sur les expériences inspirées par cette pédagogie et tentées au cours de quatre années d'activité ? Pourquoi ne lui imposerait-on pas l'obligation de produire, par exemple, une modeste monographie, géographique, scientifique ou historique du village, de la région qu'il apprendrait ainsi à mieux connaître ? N'apporterait-il pas, tout en se forgeant des habitudes de travail, une utile contribution à l'étude du milieu, ne serait-ce que pour en inventorier les richesses trop souvent ignorées ?

Le maître rivé à sa tâche quotidienne, parfois isolé, éprouve par moment la nécessité de se retremper, de reviser ses conceptions. Les cours de répétition y concourent avantageusement.

Mais le plus beau des congrès, du point de vue pratique, s'écrie un vieux maître, ne vaut pas la plus modeste conférence régionale, dans la plus humble école de village. « C'est la préoccupation de réduire, dans toute la mesure du possible, la durée de la période de tâtonnement, déclare M. Crausaz, ancien inspecteur, qui m'a déterminé à organiser, à titre régulier, des conférences pratiques et à y mettre méthodiquement en application, avec le concours de mes maîtres, les procédés préconisés par Mgr Dévaud. Je n'ai eu qu'à me féliciter de cette décision. »

D'aucuns suggèrent la création de cercles d'étude, selon une formule fort en vogue aujourd'hui. Ces groupements restreints seraient comme autant de modestes « laboratoires pédagogiques », centres de formation et d'information, ayant comme objectif principal le perfectionnement, la culture professionnelle

de ses adhérents. Ces cercles mettraient en commun le fruit de leurs recherches, échangeraient leurs trouvailles, publieraient le résultat de leurs enquêtes.

Enfin, notre organe de liaison, le *Bulletin* doit être appelé à rendre service. Il doit jouer le rôle d'un service de renseignements qui, aussitôt en possession d'informations, s'empresse de les diffuser. Chaque collaborateur s'efforce de capter, au profit de la communauté, les tendances du monde pédagogique. Selon les vœux d'un de ses rédacteurs, le *Bulletin pédagogique* doit être en même temps que l'intermédiaire des éducateurs, un foyer de vie intellectuelle intense.

Conclusions

Le cadre que nous nous sommes imposé en abordant la rédaction de ce rapport nous interdit de plus amples développements. Il est temps de conclure.

Personne ne met en doute l'heureux effet des principales suggestions de Mgr Dévaud. C'est sur le plan pratique que des divergences se font jour. Rappelons que la concentration didactique est un des éléments les plus intéressants de cette réforme. Elle est aisément réalisable dans les classes à un et deux degrés, elle l'est même, moyennant quelques précautions, dans les classes à plusieurs divisions. Mais à deux conditions : que le programme soit remanié dans le détail, et que le maître puisse compter sur la documentation et les directives pédagogiques nécessaires.

Il n'en demeure pas moins que le problème de la réforme scolaire doit constamment nous préoccuper et tous ceux qui en ont les possibilités doivent apporter à sa solution leur solidaire contribution. L'École ne pourra rejeter sur la famille, l'Église, la Société les responsabilités d'une « démission » que lorsqu'elle aura tenté, tout tenté, même l'impossible. Pourquoi sommes-nous pris, actuellement, en ce qui concerne la préparation physique de notre jeunesse, dans l'engrenage d'un appareil administratif à tendance centralisatrice ? Ne parle-t-on pas déjà, dans certaines sphères, de cours fédéraux d'éducation nationale ? Ces intrusions dans le champ de l'éducation ne sont-elles pas pour nous un sérieux avertissement, dans le sens d'une adaptation à des temps, à des besoins nouveaux ? Et l'école doit trouver en elle-même la force de ce rajeunissement. Qu'il lui suffise de prendre conscience, en toute franchise, de certaines déficiences, qu'elle tente par tous les moyens, faisant appel à l'esprit d'entraide d'un chacun, d'y porter remède.

MAX DUCARROZ, *rapporteur*.

BIBLIOGRAPHIE

ZOLLINGER HANS : *Aux aguets des oiseaux et autres animaux*. Traduction de Ed. Altherr. Un volume in-8 broché, avec 53 photographies, 5 fr. — Librairie Payot, Lausanne.

Pendant des années, l'ornithologue zurichois, H. Zollinger a parcouru sa région, solitaire, armé seulement d'un appareil photographique, de jumelles et... de beaucoup de patience ! Pénétrant peu à peu dans l'intimité des hôtes des forêts, des landes et des marais, il a réussi à leur arracher quelques-uns de leurs secrets. Il a rapporté de ces randonnées une multitude d'observations précieuses. Tout en se vouant surtout à ses amis préférés, mésanges, gobe-mouches, pouillots, grimpeaux, hérons, hiboux, huppés, il n'a pas négligé les rencontres occasionnelles avec le loir, le renard, le blaireau ou le chevreuil. Ornithologue éprouvé, photographe hors-ligne, excellent narrateur, Zollinger a publié le résultat de ses expéditions en un style alerte et familier, sous le titre « Auf der Lauer ». Le traducteur a voulu faire connaître cet ouvrage en Suisse romande. Ce faisant, il a pensé en premier lieu aux élèves des écoles, aux éclaireurs, au corps enseignant et aux amis de la nature en général.